

Christian CHELEBOURG, *Les Écofictions. Mythologies de la fin du monde*. Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2012, 14,5 x 21 cm, 256 p. Prix : 19,5 €. ISBN 978-2-87449-140-5.

Christian Chelebourg signe ici un ouvrage d'analyse des discours qui déferlent dans nos sociétés sous la forme de catastrophes climatiques, d'alertes smog et de rêves – ou de cauchemars – scientifiques. Visant à toucher un public plus large que le cercle strictement littéraire, cet essai manifeste une volonté d'inscrire la démarche de poéticien et d'analyste littéraire de l'auteur dans un souci d'utilité publique. Le sens qu'il donne à une telle entreprise pour les citoyens d'aujourd'hui est d'aider à décoder ce que nous lisons, voyons et entendons quotidiennement. Ainsi s'explique le travail gigantesque opéré sur plus de deux cents objets culturels issus principalement de la littérature et du cinéma, mais également de bandes dessinées, documentaires, discours, essais et publicités. En effet, les « écofictions » ne désignent pas seulement des fictions, mais l'ensemble des discours qui utilisent la fiction en lien avec le message écologique : « J'appelle *écofictions* les produits de ce nouveau régime de médiatisation des thèses environnementalistes » (p. 10), médiatisation qui utilise l'heuristique de la peur et les images futuristes pour construire une vision anticipatrice des conséquences d'un problème écologique présent.

L'auteur a choisi de structurer sa pensée en cinq grands chapitres, qui correspondent aux cinq plus grandes préoccupations écologiques que l'on retrouve dans les discours – et donc dans les fictions – sociétaux : la pollution, le réchauffement climatique, les catastrophes naturelles, les épidémies et les manipulations génétiques. Moins convaincants par la disparité des références auxquelles ils font allusion, les sous-titres qui déclinent ces problématiques emmènent le lecteur sur les territoires de l'imaginaire et du mythe, dont l'auteur s'est fait le spécialiste.

Dans les diverses écofictions, la pollution s'érige en symbole même du dérèglement du monde par l'homme : l'industrialisation et le consumérisme ont rompu le lien entre la nature et lui. On assiste alors au déclenchement d'une sorte de nouvelle guerre homme-nature, propice à satisfaire notre « civilisation du spectacle »²⁸, où le facteur de victoire n'est pas la force mais l'harmonie avec le milieu. Cela implique une personnification plus ou moins forte de la nature : à l'extrême, celle-ci « se venge », inverse les rapports de force et écrase l'homme nuisible pour qu'il perde son statut d'espèce favorisée et redevienne une proie, éliminant ainsi l'excédent humain. Lorsque cette élimination est le fait des êtres humains eux-mêmes (ce que Chr. Chelebourg nomme « darwinisme interventionniste »), il s'agit d'extrémisme écologique, désigné comme le nouveau nazisme par l'auteur. Qu'elle soit considérée de manière extrême ou non, l'écologie est par essence une utopie antidémocratique, puisqu'« il s'agit de faire entendre la voix d'un *infans* » (p. 41). L'« éco-utopie » oscilera donc entre le paternalisme bienveillant et la tyrannie.

On perçoit les condamnations morales sous-jacentes à ces écofictions. La rupture du lien, la souillure de la nature, est un piège qui se referme lentement sur l'homme. Ce comportement est moralement condamné pour être à la fois meurtre – de la nature – et suicide – de l'espèce humaine : la pollution, surtout si elle est insidieuse et invisible (pensons à la pollution des eaux ou à celle de nos assiettes), « apparaît comme une véritable négation de l'humanité » (p. 27) et de ses valeurs. D'où la spectacularité des représentations de catastrophes : selon Chr. Chelebourg, l'écologie a « ranimé le spectre de la punition collective » (p. 103) qui avait disparu après le tremblement de terre de Lisbonne en 1755 où, pour la première fois, les phénomènes naturels ont été dissociés du châtement divin.

La science est peut-être le domaine par excellence en proie aux foudres de la culpabilité humaine : loin d'être considérée comme toute-puissante, elle est l'objet de suspicions, car elle se substitue à Dieu, assimilé dans nombre d'écofictions comme l'ordre de la nature, cet ordre parfait où l'impureté n'a pas sa place. La science est regardée d'un mauvais œil quand elle « vise à prolonger et dépasser les cadres respectés par le Créateur dans sa création » (p. 191) : les manipulations génétiques en sont l'exemple parfait. Conséquence des actions scientifiques présentées comme un jeu d'apprenti sorcier, les

²⁸ Mario VARGAS LLOSA, *La civilización del espectáculo* (La civilisation du spectacle), Madrid, Alfaguara, 2012.

épidémies, suscitant la frayeur de par leur progression exponentielle, provoquent ou l'extinction de l'espèce, ou l'avilissement de l'être humain sous la forme du zombie.

Somme toute, la perturbation par l'homme des cycles naturels est perçue comme une faute morale qui a pour conséquence une « totale confusion des registres entre science et fiction » (p. 64) quand il s'agit de diffuser des idées sur un problème écologique. Il suffit de penser au texte fondateur du genre écofictionnel, *Silent Spring* de Rachel Carson (1962), un essai journalistique qui mêle investigation scientifique, poésie, terreur et science-fiction.

En plus du panorama vraiment intéressant que propose Chr. Chelebourg dans un style extrêmement fluide, précis et limpide, on pourrait souhaiter davantage de références théoriques, par exemple à l'imaginaire apocalyptique, puisqu'il s'agit d'un mythe particulièrement fécond, ou au post-humain comme manifestation ultime de la toute-puissance de l'humanité et de la science.

L'auteur conclut tout de même sur une note d'espoir, puisque « les fictions ne sont que le miroir inversé des espérances » (p. 192). Les écofictions racontent en effet la fin du règne humain, la fin de sa toute-puissance, mais pas nécessairement la fin de l'espèce humaine. L'alarmisme de ces discours vise à transformer les citoyens, sur la base du principe que la force de destruction humaine est également une force de salvation. Le nouveau défi de l'homme, à présent que tout est conquis est de se sauver de lui-même, de ses propres fautes. L'écofiction entre dès lors en résonance avec « l'imaginaire d'une époque fascinée par sa puissance et terrifiée par un avenir dans lequel elle ne sait plus lire que des promesses de déclin » (p. 229).